

## **Séance 2 : *Tous des oiseaux*, les sources d'inspiration.**

**Objectif : découvrir les sources d'inspiration de Wajdi Mouawad, dans l'écriture de *Tous des oiseaux*.**

### **- Une inspiration venue de Perse : la légende de l'oiseau amphibie.**

Un jeune oiseau prend son envol pour la première fois au-dessus d'un lac. Apercevant les poissons sous l'eau, il est pris d'une curiosité immense envers ces animaux sublimes, si différents de lui. Alors qu'il plonge pour les rejoindre, la nuée des oiseaux, sa tribu, le rattrape aussitôt et l'avertit : « Ne va jamais vers ces créatures. Elles ne sont pas de notre monde, nous ne sommes pas du leur. Si tu vas dans leur monde, tu mourras ; tout comme eux mourront s'ils choisissent de venir vers nous. Notre monde les tuera et leur monde te tuera. Nous ne sommes pas faits pour nous rencontrer. »

Les années passant, une mélancolie profonde le gagne, observant ces poissons sans pouvoir les atteindre. Par une sublime journée où il se rend au lac pour les admirer, un vertige le saisit : « Je ne peux pas vivre ainsi ma vie durant, dans le manque de ce qui me passionne. Je préfère mourir que de vivre la vie que je mène. » Et il plonge. Mais son amour pour ce qui est différent est si grand, qu'à l'instant même où il traverse la surface de l'eau, des ouïes poussent et lui permettent de respirer. Au milieu des poissons, il leur dit : « C'est moi, je suis l'un des vôtres, je suis l'oiseau amphibie. ».

**Quelles traces de ce conte retrouve-t-on dans la pièce ? Repérez précisément les scènes concernées.**

**Quels personnages de la pièce selon vous sont proches de cette situation ? Justifiez votre propos.**

**Pourquoi selon vous ce conte a-t-il pu inspirer Mouawad ? Qu'est-ce qui a pu lui « parler » ?**

### **- Une histoire de rencontre.**

**Après avoir lu le document ci-dessous extrait du site de La Colline, indiquez quelles rencontres conduisent Wajdi Mouawad à l'écriture de *Tous des oiseaux*. Pourquoi ces rencontres sont-elles évidentes quand on connaît Mouawad (cf *Séance 1 : Qui êtes-vous, Wajdi Mouawad ?*) ? En d'autres termes, qu'est-ce qui a résonné chez lui en découvrant ces personnes ? Qu'est-ce qui l'a subjugué ?**

On peut dire que *Tous des oiseaux* eut pour source première la rencontre d'un auteur québécois d'origine libanaise vivant en France, avec une historienne juive ayant contribué à faire connaître un diplomate musulman, converti de force au christianisme. On appelle cela une rencontre avec l'idée absolue de l'Autre.

S'il faut nommer les événements conduisant au spectacle, il faudrait évoquer un premier rendez-vous dans un restaurant situé dans le hall des départs de l'aéroport international de Toronto, entre Wajdi Mouawad et Nathalie Zemon Davis. Une amitié se noue, une

correspondance et des entrevues régulières, à Toronto, Paris, Lyon, Nantes, Berlin, pendant lesquelles Wajdi Mouawad écoute tandis qu'elle raconte.



Nathalie Zemon Davis, conseillère historique.

Née en 1928 à Détroit d'une famille d'immigrants juifs, Natalie Zemon Davis est professeur d'histoire émérite à Princeton University, ses recherches se centrent sur l'histoire sociale et culturelle de la France du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, intégrant des disciplines telles l'anthropologie, l'histoire de l'art, l'ethnographie et la critique littéraire.

Convaincue que la fiction est aussi apte à rendre la vérité du passé qu'une fidélité stricte aux faits historiques, elle va jusqu'à dialoguer avec ses personnages comme dans *Juive, catholique, protestante : trois femmes en marge du 17<sup>e</sup> siècle* en 1997. Elle publie notamment *Les cultures du peuple. Rituels, savoirs et résistances au 16<sup>e</sup> siècle* en 1979, *Le Retour de Martin Guerre* en 1982, qui est lié au film du même nom, pour lequel elle est consultante. Son dernier livre *Trickster Travels : A Muslim between Worlds in Early Modern Times* en 2006 a été traduit en français l'année suivante sous le titre *Léon l'Africain : un voyageur entre deux mondes*.

Vivant à Toronto où elle est professeur d'histoire, elle travaille actuellement à un ouvrage sur une famille d'esclaves dans le Surinam colonial.

Nathalie Zemon Davis a écrit un ouvrage sur le personnage de Hassan Ibn Muhamed el Wâzzan et Mouawad échange beaucoup sur ce sujet avec l'historienne.



Portrait supposé de Léon l'Africain dit Hassan al-Wazzân (Sebastiano del Piombo, vers 1520)

Hassan Ibn Muhamed el Wazzân est diplomate, voyageur, historien de langue arabe, né à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, qui de retour d'un pèlerinage à la Mecque est fait captif par des corsaires chrétiens et livré au pape Léon X.

Pour sortir de la prison, il se convertira au christianisme, prendra comme nom « Jean Léon l'Africain » et passera plusieurs années en Italie, où il s'initiera au latin et à l'italien, enseignera l'arabe et se consacrera à l'écriture. Il devient notamment géographe et est l'auteur d'une Description de l'Afrique.

Ce personnage de Al-Wazzân subjugué Mouawad. Il y a dans la religion musulmane une notion passionnante : celle de taqiya. Elle désigne la possibilité de dissimuler sa foi sous la contrainte, de ne pas la trahir malgré les apparences. Même si rien ne le prouve dans ses écrits de manière définitive, Al-Wazzân aurait pu y recourir.

- **Retour sur l'enfance.**

***Lisez le texte que Wajdi Mouawad a écrit sur son enfance et qui figure dans le deuxième programme Tous des oiseaux distribué aux spectateurs en 2018.***

***En quoi cette enfance est-elle également un matériau pour créer Tous des oiseaux ?***

Un proverbe ancien affirme que les poissons qui vont dans l'eau ignorent l'existence de l'eau. Ce n'est qu'une fois arrachés hors de l'eau que l'eau se met à exister pour eux, dans la nécessité de leur survie.

Ainsi en a-t-il été pour moi et de la détestation.

Malgré l'amour dont j'ai été entouré, malgré les soins et les attentions de parents d'autant plus merveilleux que rien ne les préparait à affronter la tempête qui a dévasté leur existence, je dois dire que j'ai grandi dans la détestation, j'ai baigné dans la détestation, j'ai respiré l'air de la détestation, alors que j'ignorais tout de la détestation.

Je dis cela sans rancune, sans reproche, sans révolte, je dis cela en avançant pas à pas, avec la plus grande sincérité dont je suis capable, conscient des sacrifices qui ont été faits par tant de parents pour donner à leurs enfants le meilleur d'eux-mêmes.

Cependant, je suis bien forcé de reconnaître les vents contraires qui ont soufflé depuis ma naissance, ces vents aux noms que nous sommes de plus en plus nombreux à partager : guerre, voyage, découverte, exil, art, amour et mort. Et l'un des vents, parmi les plus puissants qui ont longtemps soufflé, fut celui de la détestation. Or, ce sentiment de la détestation est en étroite relation avec l'écriture.

*L'un des vents, parmi les plus puissants qui ont longtemps soufflé, fut celui de la détestation*

Mon enfance durant, j'ai appris, à mon insu, mot à mot, peu à peu, au fil des jours, à détester l'Autre. J'ai appris à haïr l'Autre, j'ai appris à fêter et danser aux malheurs qui frappaient l'Autre. Chrétien maronite, j'ai été élevé dans la détestation de ce qui n'était pas chrétien maronite et s'il est vrai que la culture de mon pays m'a appris l'hospitalité et le sens de l'accueil, elle m'a appris aussi à choisir avec qui être hospitalier et accueillant et avec qui ne pas l'être.

Elle m'a donc appris, à travers ce choix, à développer une exclusion délibérée dans le geste de recevoir l'étranger. Car si tout étranger a le visage de l'Autre, l'Autre n'a pas toujours visage humain.

J'ai grandi, depuis mon plus jeune âge, dans les récits des massacres perpétrés au XIXe siècle par les druzes contre les gens de ma confession. « Tu te souviens, et tu t'en souviendras jusqu'à la fin de tes jours, de la manière avec laquelle ils nous ont égorgés, femmes, enfants et vieillards, la manière avec laquelle ils ont bu notre sang, ri en brûlant nos églises et violant

nos femmes, et si tu n'es pas sage, si tu ne termines pas ton repas, le druze viendra dans ton sommeil t'égorger ».

Le druze, ce premier Autre, ce premier effroyable visage, que l'on m'a appris à craindre et à détester. J'ai grandi dans la répugnance des arabes, de ceux-là que mes parents appelaient les arabes, ces réfugiés qui, un jour, sont venus s'installer pas très loin de notre quartier et dont personne ne savait raconter l'histoire.

- « Ne joue pas avec cet enfant, c'est un arabe.
- Et nous maman, que sommes-nous ?
- Nous ne sommes pas des arabes.
- Que sommes-nous ?
- Des phéniciens ».

Ainsi, l'identité, se forgeant, soit par la négative soit par l'inexistant, se construisait en opposition avec ce qui lui était différent. Nul dans cette famille n'était méchant pourtant, nul dans cet entourage n'était malveillant, mais la plupart d'entre eux transmettaient ce qui leur avait été transmis par leurs parents. Comment, dans la situation de plus en plus tendue politiquement à laquelle personne ne comprenait grand-chose, pouvaient-ils résister à la tentation de reproduire les mêmes schémas de détestations ?

Ainsi, au cœur des étés les plus merveilleux, j'ai grandi dans la haine du palestinien, source de tous nos malheurs, raisons principales et absolues de la guerre qui a ravagé le pays. Dégoût, mépris et répugnance, ont été les sentiments qui traversaient les non-dits dès lors qu'il était question d'eux et, ce bus mitraillé en bas de notre immeuble de Aïn-el-Rémané, allait, à jamais, sceller ce pacte de détestation envers leur peuple.

Dans le délire des alliances inter-milices qui auront lieu tout au long de la guerre, jamais le palestinien n'a cessé d'être vu, aux yeux d'une grande majorité de maronites, comme le germe à exterminer, à chasser, pour sauver les chrétiens et leur redonner leur dignité. Ainsi s'exprimait-on dans le salon des exilés, à New York, Paris, Londres, Le Caire ou Abidjan.

J'ai été élevé dans la méfiance des musulmans, qu'ils soient chiites ou sunnites et j'ai grandi dans la misère de l'antisémitisme, faisant des juifs, ceux-là si indignes de confiance, des menteurs, des profiteurs, qui ont assassiné notre Christ, ont usurpé les terres et contrôlent le monde par leur argent et leur malignité.

*Au cœur des étés les plus merveilleux, j'ai grandi dans la haine du palestinien, source de tous nos malheurs*

Enfant, j'ai dansé à la mort de Kamal Joumblatt et, plus tard, les massacres de Sabra et Chatila n'ont pas été un événement majeur pour ceux et celles avec lesquels je partageais mon quotidien. Et malgré le sang qui coulait, et bien que ce sang ait été, parfois, répandu par ceux qui partageaient la même confession que la mienne, j'ai entendu des conversations pleines de colères de gens qui ont tout perdu et qui, démunis, ne trouvaient pas d'autres solutions que de rabattre sur l'Autre leurs haines et leurs ressentiments nés des injustices dont ils s'estimaient, à tort ou à raison, les victimes.

On a planté en moi la graine de la détestation, si profondément, avec tant d'engrais et un tel savoir-faire, que cette graine ne pourra jamais être extraite de l'endroit où elle a germé.

J'appartiens à une culture qui a su, avec un talent remarquable, depuis des siècles, transmettre, de génération en génération, le goût de la méfiance. C'est ainsi. C'est comme une maladie incurable. Je dois le savoir. Je ne dois pas oublier comment la détestation, cette détestation fut mon eau. Il a fallu un filet pour que j'en sois extrait. L'exil fut ce filet et c'est une contradiction. L'exil n'est pas une victoire. Qui, par choix, voudrait quitter sa terre natale si cette terre est un lieu de joie ? C'est cette expérience pourtant à laquelle je dois d'avoir vu cette détestation qui m'habitait, cette maladie incurable et, la voyant, la réalisant, la diagnostiquant, lui trouver un visage hideux, contraire à tout ce que je désirais être. C'est grâce à l'exil qui vous arrache à vous-même, que j'ai réalisé que je n'étais pas celui que je croyais être. Raciste, haineux, sectaire. J'étais cela. Malgré la littérature, malgré le théâtre, malgré la langue nouvelle, malgré l'art et la culture. J'étais devenu exactement ce que cette guerre voulait que je devienne, sa nourriture, sa fange.

*On a planté en moi la graine de la détestation.*

*Quel médicament prendre ? Pour désapprendre ?*

Comment parvenir à défaire cela ? Quel médicament prendre ? Pour désapprendre ? Pour arrêter le déroulé d'un tapis qui nous entraîne de plus en plus loin ? Il a fallu retourner le crayon. Cette question est celle du sens accordé aujourd'hui à la parole. Si parole il y a, que devrait-elle être puisque, pendant longtemps, la parole fut l'outil de cette détestation.

Elle ne connaît qu'elle. La détestation est son réflexe. Grâce aux comédiens avec lesquels j'ai travaillé, grâce à des professeurs, grâce à des œuvres littéraires, grâce aux contextes différents qu'offraient les paysages de la société française et, plus tard, ceux de la société québécoise, j'ai été forcé de déplacer le centre de cette parole et de raconter des histoires et d'écrire des textes en donnant la parole à ceux et celles que l'on m'avait appris à détester. *Incendies* c'est cela. *Anima* c'est cela. *Tous des oiseaux* aussi.

Cette tentative-là. Faire des pièces et des romans des histoires dont les héros avaient les traits de ceux et celles qui ont été l'objet de ma détestation. Donne la parole à celui que tu as détesté.

*Donne la parole à celui que tu as détesté.*

Seul remède possible. Comment faire autrement sinon ? Comment faire si l'on ne veut pas participer à l'addition des injustices, des meurtres et des violences ? Cette addition qui n'a de cesse, depuis un demi-siècle, de nous élever les uns contre les autres, sang contre sang, chair contre chair ? Comment faire pour résister ? Comment faire si l'on veut aller à l'encontre de soi ?

- **Prolongement** : écoutez sur France Culture l'interview de Wajdi Mouawad autour de la pièce et rédigez-en une synthèse : que vous semble-t-il essentiel de retenir ?

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-1ere-partie/la-grande-table-1ere-partie-lundi-20-novembre-2017>

**Émission de 28 minutes.**